

CHAPITRE I

Le propriétaire est-il un mythe ?

« C'est mon chat. »

Voilà.

La phrase est tombée au milieu du salon avec la grâce d'une assiette qui se brise et la profondeur philosophique d'un prospectus de mutuelle. L'humain l'a dite devant un invité, la main posée sur le dossier du fauteuil, l'air attendri, presque fier, comme s'il venait d'annoncer une réussite personnelle. « C'est mon chat. »

J'étais à trois mètres.

J'ai entendu.

Je rappelle que l'audition féline n'est pas seulement supérieure à la vôtre pour percevoir les bruits de sachet fraîcheur ouverts en douce dans une autre pièce. Elle permet aussi de capter les énormités métaphysiques proférées par des mammifères convaincus d'être au sommet de l'évolution parce qu'ils savent ouvrir une boîte avec un ustensile.

Mon chat.

Comme on dirait mon manteau, mon grille-pain, mon abonnement internet, ma plante verte, mon fauteuil de bureau qui grince, mon petit confort émotionnel avec moustaches intégrées.

Il y eut un silence. Pas un vrai silence, évidemment. Les humains ne savent pas produire de vrai silence. Il y avait le ronflement d'un appareil électrique, la respiration molle de l'invité, une notification étouffée quelque part, et ce bruit permanent de fond que votre espèce dégage même immobile, une sorte de grésillement intérieur fait d'inquiétudes, de digestion et de décisions repoussées.

J'ai levé les yeux.

L'humain souriait.

Pauvre créature.

Il faut remettre les choses dans l'ordre. Tu ne possèdes pas un chat. Tu l'héberges sous conditions mouvantes, imprécises, et toujours révocables par lui. Tu peux bien appeler ça adoption, cohabitation, foyer, famille ou « mon bébé » si tu tiens absolument à humilier tout le monde dans la pièce. La vérité reste la même : tu as été intégré à un dispositif dont tu ne maîtrises ni les règles, ni les horaires, ni les conséquences.

Tu crois avoir choisi.

Adorable.

Tu as vu une photo, une annonce, une boule de poils dans une association, une petite tête derrière une grille, un regard vaguement triste que tu as immédiatement interprété comme un appel de l'univers à combler ton vide. Tu as signé un papier. Tu as payé quelque chose. Tu as rempli un formulaire. Tu as dit « on va lui offrir une belle vie » avec cette voix tremblante que vous prenez quand vous confondez générosité et besoin d'être nécessaires.

Puis tu m'as ramené chez toi.

Chez toi.

Encore cette blague.

Le premier jour, tu as cru m'accueillir. Tu avais préparé des choses : panier, gamelle, jouet, couverture, peut-être même un arbre à chat d'une laideur verticale que ton mauvais goût a osé appeler « mignon ». Tu m'as montré les lieux comme un agent immobilier sous anxiolytique.

« Ici, c'est ta gamelle. »

Non. Ici, c'est le centre nerveux de l'appartement.

« Ici, c'est ton panier. »

Non. Ici, c'est une proposition que j'examinerai quand j'aurai fini de dormir dans le carton.

« Ici, c'est ta litière. »

Là, d'accord. Même dans le chaos humain, certaines infrastructures méritent d'être identifiées rapidement.

Tu pensais me présenter mon nouvel environnement. En réalité, tu assistais à une inspection. J'ai flairé les coins, évalué les hauteurs, testé les replis, vérifié les cachettes, identifié les zones chaudes, les zones molles, les zones interdites donc prioritaires. J'ai observé tes mouvements, tes faiblesses, ta voix quand tu veux être autoritaire, cette petite catastrophe sonore qui aurait du mal à commander une salade.

Au bout de quelques heures, le verdict était clair.

Le logement était acceptable.

Le personnel, perfectible.

Tu as cru que je m'habituais. Non. Je prenais possession. La différence est subtile pour toi, évidente pour moi, donc nous sommes déjà dans une situation classique de supériorité cognitive féline.

Les humains adorent posséder parce qu'ils ne supportent pas ce qui leur échappe. Posséder, c'est donner un nom à sa panique. Vous possédez des maisons que les banques peuvent reprendre. Des voitures que les crédits tiennent en laisse. Des téléphones qui vous espionnent mieux que vos voisins. Des objets que vous achetez pour vous sentir solides, puis que vous remplacez dès qu'ils cessent de produire l'illusion d'un moi organisé.

Et les êtres vivants, évidemment.

Là, vous devenez particulièrement créatifs.

Vous dites « mon enfant », « mon homme », « ma femme », « mon chien », « mon chat », avec cette étrange conviction que l'amour gagne en profondeur quand il ressemble à un inventaire. Vous mettez des possessifs partout, comme des petits colliers grammaticaux. Mon. Ma. Mes. Vous enveloppez les êtres dans des pronoms de propriété, puis vous appelez ça de l'attachement.

Je ne dis pas que vous n'aimez pas. Je dis que vous aimez souvent comme des gens qui ont peur que la chose aimée s'en aille avec la preuve de leur importance.

Ce n'est pas pareil.

Quand tu dis « mon chat », tu ne décris pas une réalité. Tu exprimes une demande. Tu demandes que je confirme ton rôle. Tu demandes que ma présence donne une forme à ton foyer, une chaleur à ton canapé, une excuse à tes retours, une douceur à tes dimanches, une histoire à raconter aux gens quand la conversation menace de révéler que vous n'avez plus grand-chose à vous dire.

Je suis donc devenu « ton chat » parce que tu avais besoin que quelqu'un habite ta vie sans exiger un mot de passe, un salaire ou une discussion sur l'avenir.

C'est flatteur.

Et très insuffisant.

Regarde les faits, puisque vous aimez prétendre que vous êtes rationnels.

Qui paie le loyer ? Toi.

Qui remplit la gamelle ? Toi.

Qui transporte des sacs de litière comme un mineur de fond moderne, suant dans un escalier ou un ascenseur qui sent le renoncement ? Toi.

Qui nettoie mes poils sur ses vêtements avant de sortir, puis renonce parce qu'il en reste toujours assez pour signaler mon autorité textile ? Toi.

Qui ouvre la porte quand je demande, puis la referme, puis la rouvre, puis la referme, parce que ma relation avec l'espace est une question philosophique et que ta patience est une ressource renouvelable tant que je l'exige ? Toi.

Qui annule parfois une soirée parce que « le chat est bizarre aujourd'hui », alors que j'étais simplement assis dans un angle différent pour tester le pouvoir de l'inquiétude sur ton système nerveux ? Toi.

Qui achète des jouets que j'ignore pour jouer avec le bouchon d'une bouteille, ce manifeste contre la consommation inutile ? Encore toi.

Et malgré tout cela, tu dis : « C'est mon chat. »

Tu veux vraiment maintenir cette hypothèse devant un tribunal sérieux ?

Je serais curieux de voir le dossier.

Certificat d'adoption ? Très bien. Un papier. Les humains adorent les papiers. Ils pensent qu'un papier peut transformer une situation instable en vérité durable. Un mariage, une propriété, un diplôme, un contrat, une assurance, un testament : vous empilez les feuilles comme si l'existence allait se laisser calmer par l'administration.

Le certificat dit peut-être que tu es mon gardien.

C'est déjà plus honnête.

Gardien, c'est beau. Ça évoque quelqu'un qui veille sur une chose plus ancienne, plus noble ou plus dangereuse que lui. Gardien de phare. Gardien de musée. Gardien de prison. Gardien de

chat. Dans ton cas, le mot est encore généreux, parce qu'il suppose une certaine autorité. Disons plutôt intendant. Ou fournisseur. Ou figure logistique affectivement impliquée.

Oui.

Figure logistique affectivement impliquée, c'est précis.

Tu m'as donné un nom, aussi. Parlons-en, puisque le ridicule aime les détails.

Les humains pensent que nommer, c'est posséder. Ils nomment les animaux, les maisons, les tempêtes, les maladies, les générations, les tendances débiles, les crises qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. Ils donnent un nom et soudain, ils respirent mieux. Ce qui est nommé semble moins dangereux.

Mon nom, dans ta bouche, est une suite de sons plus ou moins acceptables, souvent prononcée avec un ton qui mélange l'amour, l'autorité ratée et la niaiserie domestique. Tu as peut-être passé du temps à le choisir. Tu as consulté des listes. « Noms originaux pour chat. » « Noms élégants pour chat mâle. » « Noms inspirés de la mythologie. » Quelle grandeur. Des siècles de culture pour finir par appeler un prédateur miniature « Mochi » ou « Socrate » pendant qu'il lèche son arrière-train sur un plaid Ikea.

Je ne critique pas le nom en lui-même.

Je critique l'ambition que tu y mets.

Tu crois qu'en m'appelant, tu convoques ma personne. Non. Tu émetts une proposition sonore. Je l'évalue. Parfois je viens. Parfois je ne viens pas. Parfois je te regarde sans bouger pour que tu comprennes que l'univers n'est pas tenu de répondre à tes injonctions.

C'est une leçon fondamentale, mais tu préfères dire que je suis « têtue ».

La vérité, c'est que je suis libre à un niveau qui t'irrite.

Pas libre au sens romantique. Ne commence pas à projeter des paysages sauvages et des violons sur mon dos. Je vis dans un appartement, je dépends d'une gamelle, je connais la valeur d'un radiateur et je n'ai pas l'intention de composer un hymne à la nature entre deux puces. Mais ma liberté est plus tranchante que la tienne parce qu'elle ne cherche pas à être validée.

Tu veux être libre, mais tu regardes si les autres approuvent ta liberté.

Moi, je monte sur la table.

Voilà toute la différence.

Tu crois me posséder parce que tu t'occupes de moi. Mais s'occuper n'est pas posséder. C'est même souvent le contraire. Plus tu prends soin d'un être vivant, plus tu découvres qu'il n'est pas une extension de toi. Il a ses rythmes, ses exigences, ses refus, ses silences, ses zones où tu n'es pas invité.

C'est insupportable pour l'humain moderne.

Vous aimez les relations tant qu'elles restent interprétables. Vous aimez les enfants quand ils prolongent vos rêves avant de devenir des personnes séparées. Vous aimez les partenaires quand ils confirment votre valeur sans trop exposer vos failles. Vous aimez les animaux quand ils vous

donnent de l'affection sans vous rappeler trop brutalement qu'ils ont leur propre monde intérieur.

Un chat rappelle cela tous les jours.

C'est pour ça que vous nous trouvez mystérieux.

Nous ne sommes pas mystérieux. Nous sommes séparés.

Et votre espèce a un problème avec la séparation.

Tu veux que je t'aime comme une preuve. Que je vienne quand tu appelles. Que je dorme près de toi au bon moment. Que je ronronne quand tu as besoin d'être pardonné par l'existence. Que je valide ton foyer, ta gentillesse, ta capacité à être choisi par autre chose qu'un algorithme de livraison.

Je comprends. Vraiment.

C'est triste, mais je comprends.

Seulement, je ne suis pas une attestation de réussite affective. Je ne suis pas un tampon émotionnel. Je ne suis pas un objet transitionnel avec griffes rétractiles. Je ne suis pas là pour combler ce que tes parents, tes ex, ton travail, ton époque ou ton estime de toi ont laissé en friche.

Je suis un chat.

C'est déjà une fonction écrasante.

Et pourtant, malgré tout ce que je viens de dire, je reste.

Voilà la partie qui va te perdre, parce que les humains adorent transformer la moindre nuance en roman sentimental. Je reste, oui. Je reste dans ce lieu. Je reviens vers toi. Je dors parfois près de ton corps chaud et mal rangé. Je te suis dans certaines pièces. Je m'installe sur tes affaires. Je te regarde. Je t'accepte dans mon champ de gravité domestique.

N'en fais pas une chanson.

Je reste parce que le territoire est bon. Parce que les odeurs sont connues. Parce que le soleil tombe à une heure correcte sur le sol. Parce que tu as appris, avec une lenteur qui force presque le respect, à ne pas me toucher toujours n'importe comment. Parce que ta voix, bien que discutable, fait partie du décor. Parce que le monde extérieur est bruyant, humide, rempli de chiens et d'humains inconnus, ce qui représente deux catégories de risques parfaitement évitables.

Je reste aussi, peut-être, parce que tu n'es pas entièrement inutile.

Ne souris pas trop vite. C'est une phrase dangereuse entre les mains d'un humain. Vous prenez une miette et vous ouvrez une boulangerie émotionnelle.

Ce que je veux dire, c'est que la cohabitation n'est pas forcément une possession. Elle peut être une étrange paix armée. Un arrangement. Une négociation permanente entre deux espèces qui ne se comprennent pas vraiment mais qui ont trouvé, par habitude, fatigue ou intelligence, une manière de partager un espace sans se détruire complètement.

Tu m'offres un toit.

Je t'offre la possibilité de croire que ton salon abrite quelque chose de plus ancien que tes soucis.

Tu remplis ma gamelle.

Je remplis ton silence avec une présence qui ne demande pas de conversation.

Tu nettoies ma litière.

Je t'enseigne l'humilité, ce qui, vu ton espèce, devrait être remboursé par la sécurité sociale.

Nous avons donc un accord.

Mais cet accord ne fait pas de toi mon propriétaire.

Il fait de toi mon humain.

La nuance est capitale.

Un propriétaire croit avoir des droits. Un humain comprend qu'il a des devoirs. Un propriétaire réclame. Un humain observe. Un propriétaire appelle. Un humain accepte parfois l'absence de réponse. Un propriétaire dit « viens ici ». Un humain apprend à dire « d'accord, pas maintenant » avec la dignité blessée d'un souverain déchu par un animal qui vient de choisir le panier à linge.

Tu vois, je ne veux pas supprimer ton rôle. Je veux simplement le remettre à sa taille exacte.

Tu n'es pas mon maître.

Tu es le responsable des ouvertures, des approvisionnements, des surfaces moelleuses, des urgences sanitaires, des excuses publiques quand je fais tomber quelque chose, et de cette forme très particulière d'amour qui consiste à rester disponible pour un être vivant qui ne t'a jamais promis d'être reconnaissant.

C'est noble, à sa manière.

Ridicule, évidemment.

Mais noble.

La prochaine fois que tu diras « mon chat », essaie donc de le dire plus doucement. Avec moins de certitude. Avec cette petite prudence sacrée que l'on devrait toujours avoir devant les puissances anciennes, les appareils électriques humides et les animaux capables de te fixer pendant huit minutes jusqu'à ce que tu remettes en question tes choix de vie.

Dis-le si tu veux. Je ne vais pas t'en empêcher. Les humains ont besoin de leurs petites formules pour tenir debout. « Mon chat », « ma maison », « mon couple », « ma carrière », « ma stabilité », « mon avenir ». Que de petits radeaux grammaticaux sur un océan qui s'en fout.

Mais sache-le.

Je t'entends.

Et chaque fois que tu prononces ces deux mots, quelque part dans la grande administration invisible des vérités domestiques, un dossier s'ouvre, un tampon s'abat, et une note est ajoutée à ton cas.

Statut du bipède : encore confus.

Niveau d'illusion propriétaire : élevé.

Potentiel d'amélioration : moyen, sous réserve de croquettes régulières.

Tu ne m'as pas adopté.

Tu as été accepté comme personnel de maison.

Ne gâche pas cette promotion.